



Ayadi Abdelaziz

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sfax
- Département de philosophie -

L'éthique problématique : résistance et résurgence

Colloque international Croyance, Savoir et Normes
1-2-3 mars 2007 à la Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis

Ethique problématique, éthique interrogative, éthique de la résurgence, éthique de la problématicité, éthique de l'inachèvement, éthique persévérante,... tant de formules qui expriment qu'il y ait problème. Mais qu'est ce que le problème et qu'est ce qui fait problème ? Le problème n'est pas une perplexité subjective et provisoire due à la limitation de la connaissance devant un fait, il n'est pas la difficulté que présente un contexte culturel et que nous sommes tenu de surmonter, il n'est pas non plus le complexe de questions-réponses. Il est plutôt la tourmente que n'épuise aucune réponse ou aucune solution qui vise sa réduction au silence. Le problème n'est pas constitué, il est à constituer¹. Sommes-nous toujours capables de décider et d'inventer le problème ? Voilà ce qui fait problème. Ainsi, l'éthique problématique n'est ni la désignation d'un état de malaise, ni la revendication implicite d'un *metron* qui exclut toute démesure. Le problématique est l'intempestif de l'éthique. Toutefois, l'intempestif n'est pas l'universel, puisqu'il n'est ni commencement, ni fin, mais un devenir-revenir. Et même si notre époque peut épuiser l'éthique, c'est la problématique qui demeure épuisante. D'ailleurs l'éthique n'est problématique que par une sorte de diplopie, de retour interrogatif sur elle-même.

De l'*éthos/èthos* d'Homère au jaune de l'œuf stoïcien (la coquille est la logique, le blanc est la physique, le jaune est l'éthique), des épîtres d'Alfarabi et de Misquawayh à L'*Ethique* de Spinoza, des éthique procédurales et communautariennes aux éthiques régionales et au-delà, la philosophie a toujours placé en son centre, le questionnement éthique. Sagesse pratique ou principe théorique, visée du Bien ou quête du sens, souci de soi ou des autres, habitation et séjour ou errance dans l'ouvert, l'éthique a toujours été manière d'être, de faire et de se connaître. Or, il y a maintenant un peu plus d'un demi

¹ « On nous fait croire à la fois que les problèmes sont donnés tout faits, et qu'ils disparaissent dans les réponses ou la solution: sous ce double aspect, déjà ils ne peuvent plus être que des fantômes. On nous fait croire que l'activité de penser, et aussi le vrai et le faux par rapport à cette activité, ne commencent qu'avec la recherche des solutions. » (Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, PUF, Paris, 1968, p.205.) Pour ce qui est de la constitution des problèmes, Deleuze notait dès ses premiers écrits que « la vraie liberté est dans un pouvoir de décision, de constitution des problèmes eux-mêmes. » (Gilles Deleuze, *Le bergsonisme*, PUF, Paris, 1966, p.4.)

siècle, le mot *éthique* est partout étalé, mot « qui sent si fort son grec...est aujourd'hui sous les feux de la rampe»² aux dépens de la morale et de ses valeurs qui paraissent de plus en plus comme des obstacles passéistes. Que ce retour apparemment offensif qui se réclame de l'éthique, peut s'expliquer par l'inquiétude que suggèrent les périodes très troublées, par l'influence grandissante du progrès illimité de la science, par les malheurs qui ébranlent le monde et qui suscitent à considérer le sens de la vie comme étant le problème central³, ou par la banqueroute de la politique, la remise en question de la techno-science,, la crise générale des " valeurs " ou de ce que Castoriadis appelle « les significations imaginaires sociales »⁴, cela n'explique en rien l'inflation de l'usage, du phénomène et de la tendance éthiques aujourd'hui en vogue. Nul ne conteste l'emprise technologique protéiforme sur le *matériau humain*⁵ comme sur le biotope et la biosphère. Nul ne récuse la nécessité de s'interroger sur l'abus de la puissance et sur la légitimité de l'usage des moyens qui font reculer indéfiniment les limites du possible. Nul ne met en doute "la montée de l'insignifiance" et l'inquiétude qu'elle suscite. Nul n'est à l'aise à l'égard de la concurrence conformiste, de la banalisation égalitariste et du désir d'unanimité qui sont l'expression de « la tentation totalitaire du refus des différences, qui est aussi le refus des responsabilités.»⁶ Mais toutes ces raisons ne justifient pas la division de l'éthique en tant de parties qu'il y a d'intérêts et de préoccupations urgentes. D'autant plus que la réitération d'un discours n'est pas signe de sa validité, l'étendue de l'usage d'un terme n'est pas la preuve de sa clarté et les concepts apparemment les mieux connus ne sont pas de toute nécessité les mieux fondés dans la pratique. Ainsi, l'usage actuellement excessif du mot *éthique* n'a pas empêché le règne de la confusion et de l'indécision théoriques. Vulgariser ce mot n'atténue en rien son ambiguïté, puisque la vulgarisation est destinée à faire croire aux gens qu'ils comprennent quelque chose qu'en fait ils ne comprennent pas⁷. Dans cette indécision théorique s'enchevêtrent slogan et interrogation, être et devoir être et faire, usages journalistiques et influences idéologiques, intérêts et exigences véritables. Ils s'y mêlent même : politiciens, intellectuels, entrepreneurs, magistrats, médecins, publicitaires et autres. Quelle profession ne réclame aujourd'hui son éthique ? Les offres se multiplient : éthique de la communication, éthique de l'être-ensemble, éthique de la vie, éthique du sport, éthique des droits de l'homme – « on monte même des expéditions militaires au

² Alain Badiou, *L'éthique, Essai sur la conscience du mal*, Hatier, Paris, 1993, p.4.

³ Nous nous inspirons ici des trois raisons essentielles détaillées par Louis Lavelle (*Traité des valeurs*, T1, PUF, Paris, 2^e éd, 1991(1^{re} éd. 1951), pp.VI-VII.) pour expliquer le retour de/à l'axiologie. Et même si Lavelle ne parle pas d'éthique, il nous semble que les raisons qu'il avance pour justifier ce retour, peuvent catégoriquement s'appliquer à l'usage aujourd'hui fréquent de l'*éthique*.

⁴ Le regain d'intérêt pour l'éthique est expliqué par Castoriadis comme étant une réaction de la société occidentale vis-à-vis de la politique assimilée à la corruption, de la techno-science qui a perdu son rôle de détenteur de solutions universelles, de la clôture des valeurs, y compris « la clôture de la métaphysique gréco-occidentale. »(Voir Cornelius Castoriadis, *La montée de l'insignifiance. Les carrefours du labyrinthe IV*, Seuil, Paris, 1996, pp.207-208.)

⁵ C'est le terme utilisé par Franck Tinland pour désigner à la fois les deux limites de l'existence biologique de l'homme, les relations issues des mécanismes de la reproduction sexuée, les représentations et les opinions, la sphère de la vie privée, le génome, les échanges interhumains. En bref, il s'agit de l'individualité biologique de l'homme, de son statut social et professionnel et de l'intimité de ses convictions. Tous ces champs sont aujourd'hui exposés aux interventions et aux manipulations technoscientifiques. (Voir Franck Tinland, « Puissance, interdépendance, pouvoir, légitimité » in Pierre Livet (sous la direction de), *L'éthique à la croisée des savoirs*, Vrin, Paris, 1996, pp.104-105.)

⁶ Olivier Abel, *L'éthique interrogative*, PUF, Paris, 2000, p.4.

⁷ C'est Wittgenstein qui définit ainsi la vulgarisation liée essentiellement à la demande de satisfaire l'un des besoins« les plus bas de nos contemporains, cette curiosité superficielle qui porte sur les toutes dernières découvertes de la science.»(Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations suivi de Conférence sur l'éthique*, traduit de l'anglais par J.Fauve, Gallimard, Paris, 1971, p.142.)

nom de l'« éthique des droits de l'homme »⁸ – , « éthique des affaires, la plus recherchée parce que la mode est au *business* et que cette éthique-là, comme on dit plaisamment, est la meilleure des affaires puisqu'elle rapporte beaucoup sans rien coûter. »⁹

Par sa définition, par son statut, par son rôle, par ses intrications, l'éthique est donc problématique. Voilà un premier indice qui éveille les discours – qui se croient simples et sans détours – à leurs contradictions, ou du moins à leur prétendue volonté du bien qui tourne au mal, et qui peut tirer ceux qui sont vautrés dans leurs satisfactions anodines, de leurs illusions sécurisantes et de leurs assurances insipides en déplorant le manque de réserve et d'*ironie* et en fustigeant le besoin consensuel et communicationnel d'assurance et d'enthousiasme.

Mais l'éthique est d'autant plus problématique par son indétermination intrinsèque et par son principe d'incertitude puisqu'elle n'est ni un système arrondi et saturé, ni un portefeuille de valeurs, ni un acquis final, achevé et établi dans des commandements que nous n'avons qu'à observer. Le problème ne réside pas dans le devoir – comme l'enseignent toutes les morales – mais dans la capacité ou dans le « je peux ». Il est question du corps et non pas simplement de conscience où viennent loger les universaux exsangues. L'horizon du problème éthique n'est pas : tu dois faire, il est plutôt dans le désir que le corps incorpore dans son monde pour pouvoir faire, s'orienter et évaluer. L'éthique problématique n'est pas un bellicisme, « n'est jamais un combat de gladiateurs entre le bien et le mal. Ceux qui soutiennent cette théorie ignoble placent le bien dans l'infini, s'associent en un lieu transcendantal d'où il jugent »¹⁰. Et par leur jugement, ils empêchent l'effectuation de l'événement qui ne cesse de s'actualiser dans des nouveaux modes d'existence, à savoir dans des devenirs imperceptibles ou dans des expériences d'un devenir-autre et non pas dans les lieux ensoleillés de l'infini. Ces devenirs imperceptibles ne sont pas dépourvus d'éthique. Et un pressentiment sans ressentiment peut nous le dévoiler dans ces forces élémentaires que sont le langage, la pensée, le travail, la lutte, l'amour et la mort. Kostas Axelos nous convie à la tâche la plus simple, mais peut-être la plus difficile entre toutes : « parler, penser, travailler, lutter, aimer, mourir – adonnez-vous à tout cela, sans fanatisme aveugle, sans tiède cécité –, en jouant. Ainsi parle un commandement central de l'éthique problématique. »¹¹

C'est dans ce commandement – qui n'est pas un en fait – que se joue la négociation des distances qui rassemble ou oppose les hommes orientés par une éthique elle-même orientée. Orientée, elle l'est par son être visible/invisible dans les mythes, les récits, les idéologies, la religion, la politique et les arts – tous déployés sur le sol de la cité – et à plus forte raison dans la philosophie qui « depuis son apparition comporte une éthique. Se déployant – en son histoire – en tant que logique, philosophie première ou générale, théologie, cosmologie, anthropologie, elle aboutit à l'éthique. »¹² Or, même arrivée à sa destination finale, entraînant avec elle l'éthique comme béatitude future, idéal espéré, salut final, extirpation du mal radical ou bonheur suprême, la philosophie reste rivée à sa condition interrogative avec laquelle revient le problème de l'éthique dans une interrogation qui se produit dans le présent de l'existence sans être simplement pour le présent. Agir pour le lointain n'est pas répudiation de l'immédiat. L'énergie libérée de l'astreinte du présent n'est pas la quête d'un triomphe infiniment différé, elle est plutôt patience non escomptée dans les opérations comptables. L'heure de la bataille à livrer

⁸ Alain Badiou, *L'éthique. Essai sur la conscience du mal*, op.cit., p.5.

⁹ Jean-Marie Domenach, *Une morale sans moralisme*, Flammarion, Paris, 1992, pp.233-234.

¹⁰ Antonio Negri, *Kairòs, Alma Venus, Multitude*, traduit de l'italien par Judith Revel, éd Calmann-Lévy, Paris, 2001, p.190.

¹¹ Kostas Axelos, *Ethique problématique*, op.cit., p.30.

¹² Ibid., p.18.

n'est pas fixée d'avance et l'événement n'y ait pas inscrit, mais l'événement s'approprie son heure dans le monde et fait advenir l'imprévisible. Ainsi, l'éthique problématique « exige de se poser des questions sur l'avenir ouvert et incertain de nos choix présents, sans pouvoir justifier le passé ni le récuser, puisque ces choix sont grevés des errements passés et qu'ils ont même pour devoir de réparer les déviations, les mensonges et les erreurs qui ont étouffé les intentions et les efforts d'autres hommes.»¹³

Problématique au-delà des querelles contemporaines, problématique dans l'intempestivité de sa dynamique questionnante et fragmentaire, l'éthique est aussi problématique par son ancrage dans la problématique de la condition humaine en tant qu'initialité *tropologique* qui échappe à la juridiction de tout sens saturé. « La vie humaine ne se joue pas sur un seul registre : de l'un à l'autre, il y a des échos, des échanges, mais tel affronte l'histoire qui n'a jamais affronté les passions, tel est libre avec les mœurs qui pense de manière ordinaire, et tel vit apparemment comme tout le monde dont les pensées déracinent toutes choses.»¹⁴ La multiplicité des entrées du monde, le nouage des relations et le réseau des implications font qu'il y ait toujours des pénombres à atteindre au-delà de la transparence prétendue du consensus et des liens du " vivre-ensemble ". Un vivre-ensemble qui se présente comme un « *prêt à faire* » et un « *prêt à penser* » et qui ne peut sauver puisqu'il n'est jamais conforme à un critère unique, et qui, au reste, doit d'abord déterminer la nature de cet ensemble. Autre est donc la question de l'être et d'être avec d'autres. L'histoire elle-même n'est pas l'acheminement continu vers un achèvement assuré, elle est plutôt « comme les paroles d'un homme ivre, elle indiquerait une idée, qui bientôt s'effacerait pour *reparaître* et disparaître encore, sans arriver nécessairement à l'expression pleine d'elle-même.»¹⁵ Comment donc « rester au sein de toute l'incertitude, de toute la pluralité merveilleuse de l'existence, *et ne pas interroger*, ne pas trembler du désir et de l'envie d'interroger, ne pas même haïr l'interrogateur, quitte, au besoin, à se divertir jusqu'à satiété de ses interrogations – voilà ce que je sens comme méprisable »¹⁶. Ce sur quoi nous avons à nous interroger éthiquement aujourd'hui, c'est cela même qui a réanimé les grands fondateurs des grandes éthiques, à savoir l'avoir et l'être ou la vie et le sens de la vie. Non pas à la manière d'une bioéthique accueillante et consolante qui ferme les yeux sur les périls effectifs, sur l'homicide officialisé et se cantonne dans une vision victimaire qui ne fait que lamentablement laïciser les principes judéo- chrétiens, mais dans la perspective la plus essentielle ou se décide ce qui est encore indécidé. L'indécidé, c'est ce qui est toujours à nouveau décidable, toujours à nouveau surpris par sa décision¹⁷. Mais ce qui se décide, se décide à partir d'un *il y a*. Et « *il y a une chose plus triste à perdre que la vie, c'est la raison de vivre.* »¹⁸ Que la bioéthique soit envoyée adoucir la souffrance des hôpitaux, alléger l'horreur des vieillesse solitaires, soutenir l'avortement provoqué et la procréation assistée, consolider les compagnes politiques de greffes d'organes et de tissus, cela ne fait que confirmer son caractère victimaire. Plutôt, elle est elle-même victime de la politique qui l'envoie, muette et impuissante, sur les frontières de la douleur. Pire, « ériger en problèmes philosophiques universels des litiges ou des

¹³ Pierre Livet, « Pensée du temps et recherche éthique » in *Esprit* n°6, juin 1982, p.79.

¹⁴ Maurice Merleau-Ponty, *Signes*, Gallimard, Paris, 1960, p.387.

¹⁵ Maurice Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*, Nagel, Paris, 1948, pp.213-214.

¹⁶ Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, trad. Pierre Klossowski, Gallimard, Paris, 1982, §2, p.53.

¹⁷ C'est dans ce sens que Mr Nancy parle de « l'*ethos* lui-même comme ouverture d'espace, abri spacieux de l'être dans l'existence » et de la « générosité de l'*ethos* » qui « donne lieu dans l'exposition de l'être à sa propre singularité toujours à nouveau décidable, toujours à nouveau surprise par sa décision. » (Jean-Luc Nancy, *L'expérience de la liberté*, Galilée, Paris, 1988, p.188.)

¹⁸ C'est la phrase de l'un des personnages de *L'Otage* de Claudel, citée par Alenka Zupančič, *Esthétique du désir, éthique de la jouissance*, éd. Théâtète, Pris 2002, p.177.

indécisions nées chez les plus privilégiés des pays les plus riches, c'est confondre éthique et régulation institutionnelle.»¹⁹ Une telle attitude qui tient, par ses soubassements ontologiques et politiques, à résorber l'autre dans le même, est l'attitude du particulier qui s'érige en universel, réduisant au nom de la différence, toute différence à l'identité. Telle est l'expression de l'idéologie éthique qui est « le dernier mot du civilisé conquérant : " deviens comme moi, et je respecterai ta différence " .»²⁰ Nous sommes tentés de voir en cela, non pas simplement de la tyrannie comme rapport de domination qui prive le sujet de tout choix, mais de la terreur qui oblige à choisir par le biais de la logique du *choix forcé*²¹. Une telle idéologie enjoint la peur à la douleur et la terreur à la souffrance dans tous les lieux d'où remontent le glas et l'odeur de la mort, de la *méga-mort*.

Ceci dit, le rapport de l'éthique à la politique est loin d'être apaisé, même si éthique et politique concernent la condition de l'être-homme. Entre raison pratique et raison d'Etat, le différend n'est pas un litige qui se résout à l'amiable. Là où on se croit dans l'éthique pour se prononcer sur l'avortement, sur l'euthanasie, sur le transfert d'organes, là, tonne la politique. Mais, pour que la politique fasse de la vie son enjeu, cela suppose qu'elle ait déjà une vision de ce qu'est, de ce que devrait, et pourrait être, non pas seulement la vie, mais le sens de la vie. Sur ce terrain, la politique ne peut rien. Si la vie revient à l'avoir et non pas à l'être, la raison de vivre est quelque chose qui appartient à l'être de l'existant et qui le détermine au-delà de la vie et de la mort, c'est l'inconditionné qui se trouve inscrit dans la vie biologique et finie. C'est pourquoi « donner tout ce qu'on a est plutôt facile, mais donner ce reste (ce qu'on *est*) est une chose bien différente.»²² Pour ce reste qu'on ne peut pas abandonner et à quoi on s'adonne, on est prêt à tout donner, même la vie. Car avant d'accomplir le devoir, exigé cette fois par les institutions politiques et les codes de la morale, on a d'abord à ne pas céder sur cela même qui nous rend digne du devoir. Sinon, comment comprendre les agissements de ceux qui, hier comme aujourd'hui, exécutent les plus terribles atrocités comme s'ils accomplissent un devoir!? Ce sur quoi il s'agit de ne pas céder, c'est précisément la possibilité de la venue d'un nouveau mode d'existence qui déstabilise toute maîtrise du sens. Autrement dit, ce sur quoi on n'a pas à céder, c'est de ne pas céder au « principe de réalité ». Ne pas céder, c'est résister. Résister à la barbarie, à la totalisation, au mensonge, à la résignation, à l'exploitation, à l'exclusion, à l'aveugle imitation, à l'être-pour-la mort. La résistance est l'exode hors de la soumission aujourd'hui imposée par le bio-pouvoir et son corollaire : le juridico-discursif. Si les idéologues de l'éthique, pour qui, l'*avoir-être* est remplacé par l'*avoir-pouvoir*, voient en cela une transgression/agression de la limite de l'éthique, l'éthique problématique, elle, n' y voit que la limite au-delà de laquelle commence l'éthique. Lacan, Foucault, Althusser, Deleuze – parmi quelques rares et pour ne citer que nos contemporains – l'ont déjà dit chacun à sa manière. « C'est toujours aux extrêmes que se joue la vérité, jamais au "juste milieu".»²³ Et même si c'est au juste

¹⁹ Jean Mathiot, « Normativité du vivant et valeur de la vie », in Pierre Livet (sous la direction de), *L'éthique à la croisée des savoirs*, Vrin, Paris, 1996, p.70.

²⁰ Alain Badiou, *L'éthique*, op.cit., p.25.

²¹ Alenka Zupančič définit la tyrannie comme étant ma forme classique des rapports de domination poussée à l'extrême, elle désubjectivise radicalement les sujets par rapport au maître. Ces sujets ne sont plus vraiment des sujets puisqu'il leur manque une dimension essentielle qui est celle du choix. Alors que la terreur se présente là où nous sommes *forcés* de nous subjectiver, où il nous est *imposé* de faire un choix. (*Esthétique du désir, éthique de la jouissance*, op.cit, pp.163-164.)

²² Alenka Zupančič, *Esthétique du désir, éthique de la jouissance*, op.cit., p179.

²³ Ibid., p.168.

milieu comme entre-deux, ce milieu n'est plus un lieu en soi qui donne à voir, c'est lui-même qui est à voir. S'exposer aux possibilités extrêmes, c'est vivre dans la problématique et ne pas succomber dans la *privatisation* du sens et de la valeur, privatisation garantie par un *happy end* de l'*american way of life*. A l'encontre de cette privatisation, au-delà ou en chiasme avec la politique, peut se dresser l'éthicité, dans le sens où « les humains n'inventent pas l'éthique d'une manière arbitraire, pour répondre à leurs besoins, leurs désirs et leurs inclinations. Au contraire, c'est l'éthicité qui définit ce que c'est qu'être humain.»²⁴ Et par conséquent, au-delà de la guerre des sens et des valeurs, il y a toujours, même en pointillé, ce tragique inexorable de l'éthique qui ne cesse de faire surréction. Au-delà de la guerre, c'est l'*amour*, mais ce n'est pas l'amour par pitié ou par simple sympathie pour la souffrance des plus démunis, il est plutôt l'*ethos* lui-même comme abri spacieux, partage qui ne se laisse pas achever et générosité sans jactance.

Aboutirons-nous après avoir indiqué quelques aspects du problème à un scepticisme naïf, au doute comme « positivisme clandestin »²⁵ ou à la délectation morose de l'échec ? Nullement, puisqu'on est dans la chose que le doute nie pour venir l'affirmer après coup. Notre recul n'est pas dans le néant, il est dans le quelque chose qui n'est pas rien. Et même si nous récusons l'état de chose existant, cela ne peut se faire sans reconnaître sa provenance et sa destination. « Il n'est guère possible d'élaborer une éthique ou une politique à partir de nos seuls refus. Happés par la négativité, nous sommes tannés par l'excès ou même par la recherche d'un brin de positivité.»²⁶ Comme Thésée, les hommes « emportent avec eux un fil...il arrive qu'un *morceau de cire* leur en apprenne beaucoup sur le monde charnel.»²⁷ Si ce monde nous convie à agir, c'est qu'il est le lieu symbolique de la rencontre et l'espace ludique des turbulences. Si le réel n'a pas de double, c'est qu'il n'est pas l'objet d'aucune répétition et si l'histoire s'écrit sur place c'est qu'elle est jeu dont les principes sont résurgents et imprévisibles. Il va sans dire que l'orientation n'est pas déterminée d'avance et que le texte des valeurs n'est pas simplement à réciter. Mais il est vrai aussi que le monde humain est un système boiteux ou claudicant. Sa claudication, synonyme de son inachèvement, l'expose à la contingence et à la discordance, mais elle le soustrait en même temps au non-sens absolu et à la totale désespérance²⁸. L'entrée du monde et au monde n'est pas unique, et l'éthique problématique n'est ni oubli de soi, ni oubli du monde, ni non plus attente d'un sens qui viendrait combler les aspirations manquées ou éradiquer le mal absolu. L'éthique problématique dit la pluralité des principes de choix, la dynamique de bifurcations, la constitution collective des valeurs, l'herméneutique de la raison, « la rupture de l'horizon d'insignifiance axiologique et d'indifférence vitale »²⁹, le refus de l'inacceptable. De quoi s'agit-il donc, s'il ne s'agit « de se mouvoir dans un entre-deux [qui n'est pas jouer sur deux cordes], où l'évaluation des probabilités relatives à l'avenir et les divergences d'intérêts ou d'objectifs laissent ouverte la possibilité de dégager ensemble les bornes du légitime, les formes du souhaitable et les limites du tolérable

²⁴ Jan Patočka, « The Obligation to Resist Injustice » in *Philosophy and Selected Writings*, University of Chicago Press, 1989, p.341., cité par Richard Kearney, « La question de l'éthique chez Patočka » in *Jan Patočka. Philosophie, phénoménologie, politique*, éd. Jérôme Millon, Grenoble, 1992, p.205.

²⁵ Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Gallimard, Paris, 1964, p.160.

²⁶ Kostas Axelos, *L'éthique problématique*, op.cit., p.16.

²⁷ Maurice Merleau-Ponty, *Signes*, op.cit., p.387.

²⁸ Maurice Merleau-Ponty, notait dans *Humanisme et terreur*, (Gallimard, Paris, 1947, p.206.) que « le monde humain est un système ouvert ou inachevé et la même contingence fondamentale qui le menace de discordance le soustrait aussi à la fatalité du désordre et interdit d'en désespérer.»

²⁹ Antonio Negri, *Job, la force de l'esclave*, traduit de l'italien par Judith Revel, éd. Bayard, Paris, 2002, p.39.

face à ce qui peut advenir. »³⁰ Ce sont là des *autostances*³¹, des autonomies, des libertés, des " tenir debout par soi-même" sans clôture de passage, des tresses de sens qui ne se laissent pas peigner dans un sens unanime comme sens de tous les sens, des " sémiophores" ou des collections synonymes de « la dispersion fabuleuse du sens, comme autant de petits feux allumés par les hommes sur les collines de *toutes* les origines et le long des lignes de pente de *tous* les devenirs.»³²

En un mot, l'éthique problématique n'est pas une éthique heureuse qui décide du préférable à partir d'un savoir *apriorique* de l'emplacement du bien et du mal. Elle ne se rend pas à la tyrannie des choses comme elles sont, les choses peuvent être autrement. Et puisqu'elle n'est pas heureuse, il arrive à l'éthique problématique d'être en colère, mais cette colère n'est pas un fait d'humeur, « c'est un mode de connaissance qui ne convient pas mal quand il s'agit du fondamental »³³.

³⁰ Franck Tinland, « Puissance, interdépendance, pouvoir, légitimité» in *L'éthique à la croisée des savoirs*, op.cit., p.113.

³¹ Le terme est utilisé par Pierre-Jean Labarrière pour traduire la *selbständigkeit* et pour dire« le rapport dialectique intérieur/extérieur, sujet/objet, présence fondatrice à soi-même et relation constitutive à l'autre de soi ». L'autostance est l'auto-fondation de l'être dans la réalité, c'est un tenir debout par soi-même, mais qui au lieu de clore le mouvement, ouvre un espace qui ne livre pas ses derniers secrets, mais permet la poursuite de la recherche qui s'engage. (Au *fondement de l'éthique .Autostance et relation*, éd. Kimé, Paris, 2004, pp.45-46.)

³² Jean-Christophe Bailly, *Le paradis du sens*, ed. Christian Bourgois, Paris, 1988, p.37.

³³ Maurice Merleau-Ponty, *Signes*, op.cit., p.43.